

Charlemagne, le grand européen

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE – ESSAIS
24/09/1999

Un bonheur ne vient jamais seul. La Bibliothèque nationale de France, à laquelle Jean Favier a consacré quelques années essentielles de son existence, commence enfin, ces mois-ci, à fonctionner correctement, voire brillamment, malgré les débats et combats qu'ont entraînés certaines erreurs architecturales. Et puis le même Favier vient de nous offrir un vigoureux Charlemagne, certes éclaté en mille morceaux : l'auteur y envisage de façon successive les innombrables facettes des problèmes économiques, politiques, religieux, culturels des IX^e et X^e siècles ; l'empereur à la barbe fleurie en tant que personne n'est qu'un élément parmi d'autres, dans cet ouvrage. Mais éclatement ne signifie point éparpillement. N'est donc pas remise en cause, de ce fait, l'unité fondamentale d'un livre, d'une période, d'un règne, d'un grand empire.

Charlemagne est né, semble-t-il, en 742, date que, tout bien réfléchi, Favier préfère à 747, année de naissance qu'avaient retenue divers auteurs. Le bébé Charles est plus ou moins illégitime, et sa filiation ne sera rendue acceptable que quelques années après sa venue au monde, grâce à un mariage providentiel entre ses père et mère, Pépin et Berthe. Cette semi-bâtardise originelle est peut-être l'une des raisons de l'embrouillamini « 742-747 » qui entoure parfois la date de naissance du grand homme, l'historiographie « aux ordres », comme elle l'était à l'époque, ayant préféré émettre quelques rideaux de fumée quant à la chronologie de l'engendrement pas toujours honorable de celui qui deviendra le premier grand empereur occidental.

L'initial statut douteux de l'enfant Charles a peut-être fait négliger sa première éducation et, en dépit d'une prodigieuse intelligence, il lui faudra apprendre dans la suite de son existence sinon à écrire (Charles n'y parviendra jamais de manière tout à fait correcte), du moins à se lester du bagage idéologique oral qui lui permettra de manipuler avec beaucoup de maîtrise les idées, la culture et la langue latine de son temps. À tout moment de la journée, au lit comme au bain, Charles se fait lire des livres. Son maître à penser Alcuin saisit le prétexte de dialogues érudits et informels pour lui infliger de véritables leçons particulières. Disons qu'après quelques décennies de tels exercices, en compagnie des meilleurs maîtres, le savoir de Charles demeurait inférieur à celui des clercs, mais bien supérieur au bagage intellectuel moyen dont disposaient la plupart des laïcs, fussent-ils membres de la plus haute élite du pouvoir. Les connaissances géographiques du « Grand Charles » concernaient cependant davantage la Gaule de l'extrême Nord et la Germanie que les territoires français « classiques », situés au sud de l'Oise et de la Marne. Quant à Paris, au regard « carolin », ce n'est guère qu'une bourgade et notre souverain la regarderait volontiers comme un simple village tout au plus si n'était l'abbaye de Saint-Denis tant aimée des hommes de pouvoir.

Mais, en dépit des quelques lacunes dont sont affligées les connaissances de Charles quant aux diverses régions de son immense État (rappelons qu'à l'apogée de sa carrière impériale, il contrôle de près ou de loin, selon le cas, un ensemble de territoires qui fait penser grosso modo à la Communauté européenne de 1955-1960, soit la France, l'Allemagne, l'Italie du Nord surtout, le Benelux, et puis, en additif, ce qu'on appellera plus tard l'Autriche-Hongrie), en dépit d'inévitables insuffisances d'appréciation régionale, donc, Charles est quand même une espèce de surhomme génial. On n'ose pas dire un Superman, à la manière des grands maîtres de l'empire romain des premiers siècles, de ces Antonins à la Marc-Aurèle qu'on trouvait guerroyant, défendant les frontières de leur imperium eurasiatique, à l'est comme à l'ouest, contre les Parthes, contre les Germaniques...

L'espace carolingien, même amputé des provinces grecques, a presque autant d'amplitude que son prédécesseur romain, car très distendu vers le nord-est, vers les terres allemandes, sources de tracasseries continues pour la « barbe fleurie ». Pour nous en tenir aux seules années 773-787, disons que, guerroyant ou non, selon la conjoncture, Charles est en Saxe en 773, en Italie puis en Rhénanie en 774, en Saxe et en Espagne en 778, à Worms et en Italie en 786-787. Au cours de l'année 811 encore, quatre armées « carolingiennes » sont en bataille sur l'Elbe, le Danube, en Bretagne et en Espagne, cependant que l'empereur en personne organise contre les Vikings la défense des estuaires, ceux de la Seine et d'autres fleuves.

Charles est fort de son hérité lignagère (Pépin, Charles Martel) et de son sacre papal également, innovation essentielle, reprise de la tradition biblique de David, le roi hiérarchique et législateur. Ce rite sacralisant sera récupéré ensuite par toutes les dynasties d'Europe : Capet, Habsbourg, Tudor, etc. Cela dit, Charles sait faire preuve de cruauté (insupportable au gré de nos critères contemporains) quand l'occasion ou ce qu'il croit être la nécessité s'en présente ; les conjurés thuringiens ont les yeux crevés, les révoltés de Saxe sont mis à mort ; les exécutions capitales, par milliers, doivent dissuader, en principe, d'éventuels imitateurs. L'œuvre de Charlemagne en tant que telle ne lui a survécu qu'assez peu. Dès la fin du X^e siècle, l'empire devient essentiellement germanique, et la France (*Francia occidentalis*) fait dorénavant bande à part sous l'égide de « l'usurpateur » Hugues Capet, suivi par une liste interminable de successeurs. L'analyse de Pirenne demeure pourtant valable, qui évoque de façon magistrale le coup de cimeterre islamique, morcelant la Méditerranée en un Nord chrétien et un Sud musulman, cependant que, beaucoup plus tard, l'immigration venue du Maghreb et d'ailleurs restituera à l'islam sur nos territoires une petite partie des positions qu'il avait totalement perdues depuis la bataille de Poitiers (732).

Charlemagne pour sa part aura pourtant de temps à autre des « prolongateurs » (sic) qui tenteront à nouveau d'unifier l'Europe par le biais d'une fragile autorité centrale. La liste est courte : d'abord l'excellent Charles Quint (mis en échec par François I^{er}, puis Henri II), ensuite Napoléon, victime de sa propre mégalomanie, et enfin, ô horreur, Hitler et Staline, celui-ci pour une moitié d'Europe uniquement (orientale). Charlemagne n'est pourtant pas étranger non plus à l'autre idéal européen, nettement plus séduisant, aux termes duquel l'union est à rechercher dans le cadre d'un consensus librement accepté. Les hommes importants en cette perspective s'appellent Sully, premier des grands Européens, l'abbé de Saint-Pierre (XVIII^e siècle) ; Victor Hugo, et puis Aristide Briand qui suivra vingt ans plus tard l'inoubliable trio Schuman-Gasperi-Adenauer, et enfin les duos illustres : De Gaulle-Adenauer, Giscard-Schmidt, Kohl-Mitterrand... Chaque fois, c'est Charlemagne en deux personnes, mais avec l'Angleterre en supplément ! Comme la cerise sur le gâteau...



Jean Favier dresse moins un portrait de Charlemagne que de cette société carolingienne en voie d'organisation.

(Photo J.-C. Marmara/Le Figaro.)



Charlemagne le Bâtitteur (768-814). Jean Favier explique clairement pourquoi son vaste empire ne lui a pas survécu.

(Photo Rue des Archives.)
